

16 IMAGES

LA GAZETTE CANADIENNE-FRANÇAISE DU CINÉMATOGRAPHE

VOL. 4 N°2

LA BATAILLE DU PARLANT, RUE STE-CATHERINE, VINGT ANS AVANT *THE JAZZ SINGER*¹

«M. Ouimet présentait hier une machine parlante à ses spectateurs, après avoir synchronisé les deux mouvements contraires de lumière et de son. [...] Comme toujours, M. Ouimet est l'innovateur à Montréal en fait de cinématographe dans toutes ses phases.»

La Presse, Montréal, 8 octobre 1907

«La machine parlante attire nécessairement... les femmes (oh! pardon). Les scènes d'opéra, d'opérette, que cet appareil à synchronisme donne sont si fidèles à la vérité que l'illusion nous transporte à Paris, à Berlin, à Vienne et l'on entend les étoiles du chant sans être obligé de traverser les mers.»

La Presse, Montréal, 26 octobre 1907

Les «machines parlantes» pour cinématographe ne datent pas d'hier. Le commun des mortels est toujours surpris d'apprendre que le parlant était techniquement réalisable une bonne vingtaine d'années avant la fameuse «arrivée du parlant» vers la fin des années 20. On avait en effet déjà, un peu avant 1910, résolu de façon assez satisfaisante les problèmes essentiels que sont l'enregistrement de la voix et le synchronisme image et son. Les solutions trouvées n'étaient certes pas parfaites mais le cinéma parlant et, surtout, chantant était possible et il fut assez largement exploité, notamment à Montréal en 1907, sur une courte période il est vrai. Pour trois importants exploitants de chez nous (dont, bien sûr, notre Ernest Ouimet national), Montréal fut en effet, le terrain d'une véritable course contre la montre pour doter les salles d'une «machine parlante», une machine qui ne réussit pas, à l'époque, à sortir du cadre étroit des représentations spéciales. Il fallait en effet plus qu'une simple virtualité technique pour que le «parlant» réussisse à s'imposer et à déclasser un cinéma qui n'avait de muet que ce nom dont on allait l'affubler ultérieurement et qui était loin de se faire dans le silence.

Des images laissées sans voix

C'est bien longtemps avant 1907, cependant, que la course pour le parlant avait commencé dans les laboratoires des chercheurs. En fait, toute l'histoire des débuts du cinéma est marquée par une obsession: celle de reproduire sur l'écran «la vie telle qu'elle est». Pareille recherche d'un «réalisme intégral» transparait jusque dans les noms que l'on donne aux premiers appareils cinématographiques: là où les frères Lumière parlent d'écrire le mouvement (Cinémato-graph), d'autres inventeurs parlent plutôt d'écrire la vie (Vita-graph) ou de regarder la vie (Bio-skop)... Et les premiers journalistes de répercuter dans leurs comptes rendus cette obsession, soit en mettant en relief le vide laissé par ces images silencieuses, soit en annonçant que le cinéma sonore est pour demain. Ainsi du célèbre écrivain russe Maxime Gorki qui, alors qu'il était journaliste, rendit compte de l'une des premières projections du Cinématographe Lumière en Russie, à Nijni-Novgorod, en insistant de façon magistrale, et obsessionnelle, sur le silence de l'appareil:

16 IMAGES

LA GAZETTE CANADIENNE-FRANÇAISE DU CINÉMATOGRAPHE

VOL. 4 N°2

LA BATAILLE DU PARLANT, RUE STE-CATHERINE, VINGT ANS AVANT *THE JAZZ SINGER*¹

«M. Ouimet présentait hier une machine parlante à ses spectateurs, après avoir synchronisé les deux mouvements contraires de lumière et de son. [...] Comme toujours, M. Ouimet est l'innovateur à Montréal en fait de cinématographe dans toutes ses phases.»

La Presse, Montréal, 8 octobre 1907

«La machine parlante attire nécessairement... les femmes (oh! pardon). Les scènes d'opéra, d'opérette, que cet appareil à synchronisme donne sont si fidèles à la vérité que l'illusion nous transporte à Paris, à Berlin, à Vienne et l'on entend les étoiles du chant sans être obligé de traverser les mers.»

La Presse, Montréal, 26 octobre 1907

Les «machines parlantes» pour cinématographe ne datent pas d'hier. Le commun des mortels est toujours surpris d'apprendre que le parlant était techniquement réalisable une bonne vingtaine d'années avant la fameuse «arrivée du parlant» vers la fin des années 20. On avait en effet déjà, un peu avant 1910, résolu de façon assez satisfaisante les problèmes essentiels que sont l'enregistrement de la voix et le synchronisme image et son. Les solutions trouvées n'étaient certes pas parfaites mais le cinéma parlant et, surtout, chantant était possible et il fut assez largement exploité, notamment à Montréal en 1907, sur une courte période il est vrai. Pour trois importants exploitants de chez nous (dont, bien sûr, notre Ernest Ouimet national), Montréal fut en effet, le terrain d'une véritable course contre la montre pour doter les salles d'une «machine parlante», une machine qui ne réussit pas, à l'époque, à sortir du cadre étroit des représentations spéciales. Il fallait en effet plus qu'une simple virtualité technique pour que le «parlant» réussisse à s'imposer et à déclasser un cinéma qui n'avait de muet que ce nom dont on allait l'affubler ultérieurement et qui était loin de se faire dans le silence.

Des images laissées sans voix

C'est bien longtemps avant 1907, cependant, que la course pour le parlant avait commencé dans les laboratoires des chercheurs. En fait, toute l'histoire des débuts du cinéma est marquée par une obsession: celle de reproduire sur l'écran «la vie telle qu'elle est». Pareille recherche d'un «réalisme intégral» transparait jusque dans les noms que l'on donne aux premiers appareils cinématographiques: là où les frères Lumière parlent d'écrire le mouvement (Cinémato-graphe), d'autres inventeurs parlent plutôt d'écrire la vie (Vita-graph) ou de regarder la vie (Bio-skop)... Et les premiers journalistes de répercuter dans leurs comptes rendus cette obsession, soit en mettant en relief le vide laissé par ces images silencieuses, soit en annonçant que le cinéma sonore est pour demain. Ainsi du célèbre écrivain russe Maxime Gorki qui, alors qu'il était journaliste, rendit compte de l'une des premières projections du Cinématographe Lumière en Russie, à Nijni-Novgorod, en insistant de façon magistrale, et obsessionnelle, sur le silence de l'appareil:

Hier soir, j'étais au Royaume des Ombres. Si seulement vous pouviez vous représenter l'étrangeté de ce monde. Un monde sans couleur, sans son. (...) tout cela est étrangement silencieux. Tout se déroule sans qu'on entende le fracas des roues, le bruit des pas ou quelque parole. Pas un son; pas une seule note de la symphonie complexe qui accompagne toujours le mouvement de la foule. Sans bruit, les feuillages gris comme la cendre sont agités par le vent et les silhouettes grises de gens condamnés à un perpétuel silence, cruellement punis par la privation de toutes les couleurs de la vie, ces silhouettes glissent en silence sur le sol gris².

Plus prosaïque, le journaliste de *La Presse* qui rapporta l'arrivée à Montréal des représentants Lumière écrivit ce qui suit: «Joint au phonographe, [le Cinématographe] est destiné à reproduire d'une manière vivante n'importe quelle scène de même que les sons.» (*La Presse*, 15 juin 1896). Au lendemain de la première canadienne du Cinématographe, qui eut lieu une douzaine de jours plus tard, le journaliste de *La Presse* (29 juin 1896) semble être resté sur sa faim, du moins côté son: «On peut dire que le résultat obtenu est vraiment étonnant. Pour rendre l'illusion complète, il ne manquait que les couleurs et le phonographe reproduisant les sons. On y arrivera sous peu, croit-on.»

Le cinéma sonore inventé avant le... cinéma

C'est en fait Thomas A. Edison (décidément!) qui, en collaboration avec William Dickson, donne le coup d'envoi de la course au cinéma sonore et ce, dès avant la naissance du... cinéma ! En effet, Edison réalise, aussi tôt qu'en 1895, la synthèse de ses deux inventions, le phonographe et le kinétoscope. Ce dernier appareil, inventé croit-on en 1891, permettait à un seul spectateur à la fois de regarder en vision directe, par le truchement d'un oculaire, un film qui se déroulait dans une grosse caisse en bois. Ce spectateur pouvait maintenant se brancher sur un écouteur individuel pour entendre une musique d'accompagnement enregistrée ne nécessitant pas un synchronisme rigoureux. Edison donne à sa nouvelle invention le nom de kinétophone. Mais, insatisfait du résultat, il n'en construisit que quelques exemplaires. Ce premier essai peu concluant sera suivi de plusieurs autres du même ordre à la fin du siècle dernier. C'est ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1900, à Paris, le cinéma parlant essaiera de se faire... entendre, au milieu d'une cacophonie d'inventions et de procédés de toutes sortes qui n'eurent pas, ou très peu, de succès, ce qui s'explique aisément par leurs diverses faiblesses sur le plan technique.

Les principaux problèmes du cinéma sonore étaient de deux ordres. Étant donné le manque de puissance du phonographe, l'enregistrement du son et, à la fois, sa restitution en salle n'étaient pas une mince affaire. Par ailleurs, sur le plan strict de la technologie, le synchronisme était difficile à obtenir entre une bande pelliculaire et, soit un disque, soit un cylindre. Mais il y avait plus. En effet, le système d'enregistrement sonore était si peu sensible qu'il fallait, pour enregistrer sa voix, qu'un chanteur ou un comédien se tienne à proximité du «cornet» de l'appareil de prise de son. Une proximité gênante pour la prise de vue puisqu'il

était impossible d'éviter ledit cornet à l'image. La prise de son devait donc être faite indépendamment de la prise de vue, dans des séances d'enregistrement indépendantes l'une de l'autre... D'où des problèmes quasi insurmontables de synchronisation: il fallait faire concorder la vitesse de défilement d'un appareil de reproduction sonore avec celle du projecteur, alors que ce toute manière ces sons et ces images enregistrés sur leur support respectif ne concordait pas de façon stricte!

L'un des premiers intervenants à résoudre ces divers problèmes fut le fameux producteur français Léon Gaumont, qui exploita commercialement son appareil, le Chronophone, à partir de 1906. Il résolut le problème de la synchronisation du phonographe et du projecteur à l'aide d'un régulateur qui contrôlait la vitesse des deux appareils. Pour résoudre le problème de la puissance du phonographe, il eut recours à une méthode encore en vogue aujourd'hui, celle du «play-back» (le chanteur enregistrait dans un premier temps sa voix sur le phonographe, puis on repassait l'enregistrement pour lui permettre de mimer sa chanson devant une caméra). Cette technique ne permettait guère qu'une synchronisation approximative et donnait de meilleurs résultats pour la chanson que pour la parole, ce qui donna lieu à un cinéma chantant plutôt qu'à un cinéma parlant.

Rue Ste-Catherine: la bataille pour le parlant

En sol québécois, les premières représentations attestées de cinéma parlant eurent lieu en 1907 au Ouimetoscope, qui fut talonné par le Nationoscope. Il s'agissait, à cette époque, des deux plus importantes salles de cinéma à Montréal et leurs propriétaires respectifs se livraient une chaude lutte. À la suite de l'ouverture, en mai 1907, du Nationoscope, à deux pas de sa salle, Ernest Ouimet décide, au début de l'été, de démolir son Ouimetoscope pour en construire un autre plus spacieux, qui allait ouvrir ses portes le 31 août 1907. Vraisemblablement pour ne pas être en reste avec cette compétition, les propriétaires du Nationoscope, Georges Gauvreau et Damase Larose, envoient en Angleterre leur projectionniste, un certain F. Kannock (*La Presse*, 24 et 31 août 1907), pour qu'il obtienne l'exclusivité du Chronomégaphone Gaumont (une version améliorée du Chronophone, muni d'un amplificateur à air comprimé). Fort de cette nouvelle, on commence à pavoiser à Montréal (*La Presse*, 17 août 1907):

Songez donc que pour 25 sous, on assistera au même spectacle qu'un grand opéra de Paris, et on aura le plaisir d'applaudir les grands chanteurs de notre époque. (...) Il est bon d'ajouter que le Nationoscope sera le premier théâtre en Canada à pouvoir se payer un pareil luxe.

De nombreux retards dans l'installation des appareils se chargent du triomphalisme du Nationoscope. L'inauguration, qui devait se faire «pompeusement» (*La Presse*, 17 août 1907) au début de septembre, sera retardée jusqu'au 22 octobre 1907. Le retard du Nationoscope permettra au «petit Ouimet» de battre Gauvreau et Larose de vitesse. Inquiété, selon ses propres dires³, par le battage publicitaire de ses concurrents, Ouimet aurait pris des informations sur la nouvelle invention auprès des agences de distribution new-yorkaises. Les prétentions des propriétaires

du Nationoscope sont confirmées: les principaux compétiteurs de Ouimet auront bel et bien une véritable exclusivité pour la prochaine saison... Pour Ouimet, l'affaire est mal partie! Mais, coup de chance et... coup de théâtre, le patron de la Miles Bros, comme le rapporte Ouimet, revient à peine d'Europe avec un «appareil parlant» pouvant être synchronisé avec un projecteur. Comme les disques sont enregistrés en français, l'agence américaine ne sait trop qu'en faire et les vend à Ouimet. De retour à Montréal, Ouimet installe son appareil dans le plus grand secret, promettant «une véritable bombe» (*La Presse*, 5 octobre 1907) dans les journaux. La première a lieu le 7 octobre 1907 (*La Presse*, 8 octobre 1907):

{M. Ouimet} présentait hier une machine parlante à ses spectateurs, après avoir synchronisé les deux mouvements contraires de lumière et de son. {...} Comme toujours, M. Ouimet est l'innovateur à Montréal en fait de cinématographe dans toutes ses phases.

Pour l'occasion, Ouimet présente des airs populaires. Ce premier essai ne semble pas concluant: l'appareil n'est pas assez puissant pour la nouvelle grande salle du Ouimetoscope. Dans sa biographie de Ouimet⁴, son neveu Léon-H. Bélanger avance que celui-ci a alors fait appel à Emile Berliner (Bélanger écrit «Berligner»), inventeur du Gramophone, installé à Montréal⁵. Celui-ci lui fournit alors un auxétophone (Bélanger écrit «oxétophone»), une sorte d'amplificateur de sons à air comprimé, que l'on ajoute au gramophone. C'est vraisemblablement de cette amélioration dont on parle dans *La Presse* du 19 octobre 1907: «Les amplifications de tambour et d'embouchure lui donnent une valeur très grande.» Au cours des semaines qui suivent, le Ouimetoscope présente une vingtaine de ces petits films synchronisés dont les chansons d'un «fameux ténor de l'Opéra de Paris» et un extrait du drame lyrique Paillasse chanté par Caruso (*La Presse*, le 22 octobre et le 12 novembre 1907).

Quel était l'appareil utilisé par Ouimet? Il ne s'agissait assurément pas d'un Chronomégaphone Gaumont. Le journal *La Presse* parle d'un «phono-kinéscope», ce qui n'est guère concluant. Bélanger pour sa part dit que ce serait un «gramophone Mandès». Les recherches que nous avons conduites nous ont per-

LA DERNIÈRE MERVEILLE DU SIÈCLE

LE

“CINÉMATO-GRAMO-THÉÂTRE”

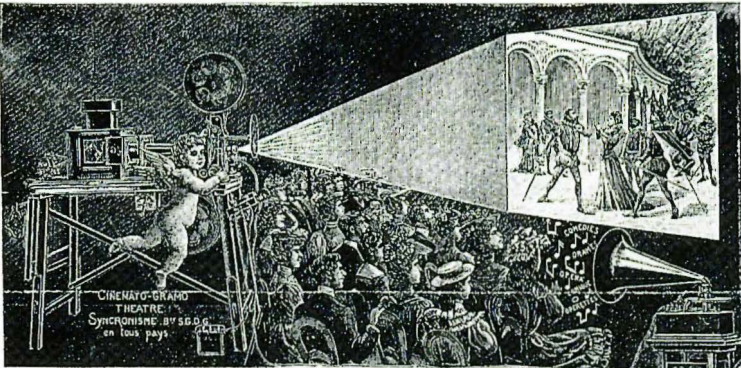
POUR PROJECTIONS PARLANTES

OU

CINÉMATOGRAPHE relié par le nouvel Appareil de **Synchronisme**

AU GRAMOPHONE “TONNERRE”

(BREVETÉ EN TOUTS PAYS)



GEORGES MENDEL

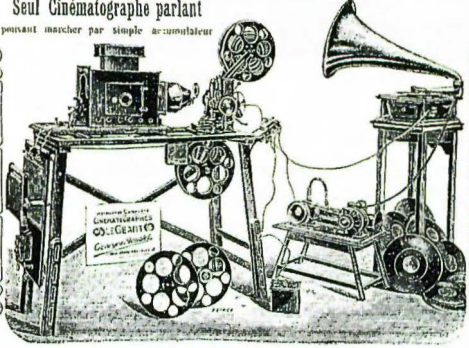
Ingenieur-Constructeur Breveté S. G. D. G.

10 & 10^{bis}, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS

Seul Cinématographe parlant
pouvant marcher par simple accumulateur

Le “Cinéma-gramo-Théâtre” reproduit avec toute leur intensité toutes les Scènes de la vie.

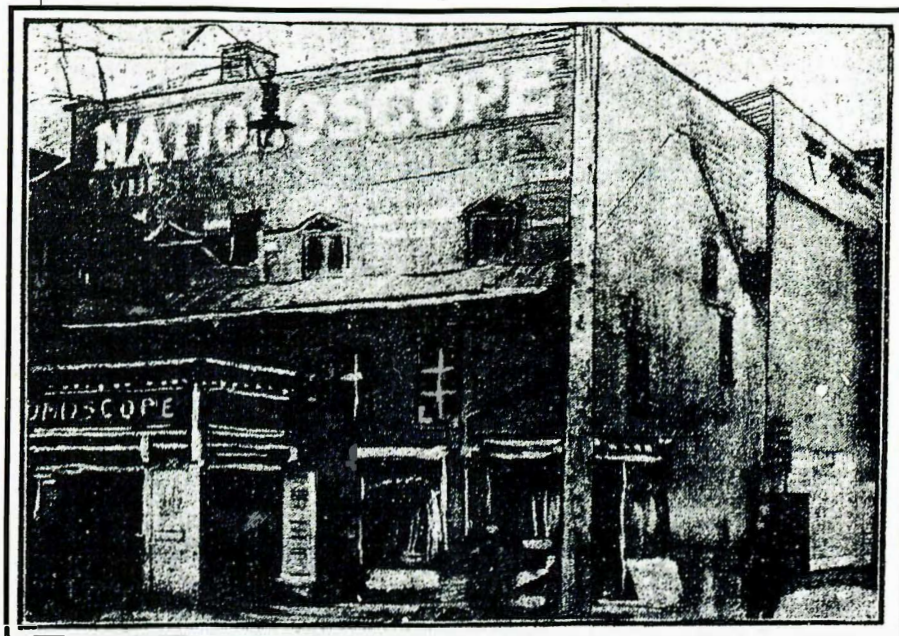
Combinaison Parfaite donnant Bruits, Mouvements, Paroles, Chants & Gestes



Catalogue Mendel, (vers 1910-1914), collection Laurent Mannoni. Archives 53, Institut Jean Vigo, Cinémathèque de Toulouse.

mis d'identifier cet appareil: il s'agit vraisemblablement du Cinéματο-gramo-théâtre de Georges Mendel (et non Mandès)⁶.

S'étant fait damer le pion par Ouimet, les propriétaires du Nationoscope procèdent à «l'inauguration si longtemps attendue» du Chronomégaphone Gaumont deux semaines après la première de Ouimet: «Le Chronomégaphone Gaumont nous donne bien la réalisation de la voix humaine dans toute sa pureté et son ampleur.» (*La Presse*, 22 octobre 1907). Pareil éloge est certainement au-dessus de la réalité car le volume de l'appareil ne devait pas être assez puissant. Comme ce fut le cas au Ouimetoscope, on est en effet obligé, au Nationoscope, de modifier le dispositif d'origine, en lui ajoutant une «nouvelle dynamo d'une puissance double à celle dont on s'est servi précédemment» (*La Presse*, 29 octobre 1907). Il n'en demeure pas moins qu'on présente



Le Nationoscope sur la rue Ste-Catherine à Montréal, où des «vues parlantes» furent présentées du 22 octobre 1907 au 5 janvier 1908.

LA PRESSE, SAMEDI LE 5 MARS 1910

plusieurs «phonoscènes» Gaumont pendant les semaines qui suivent, notamment des airs chantés par «la meilleure basse chantante qui soit au monde» et le *Miserere du Trouvère* chanté «par deux grands artistes italiens» (*La Presse*, 22 et 29 octobre 1907).

Où l'on voit que le Scopitone n'est pas le plus vieil ancêtre du vidéoclip

Ces petits films parlants (ou plutôt «chantants») d'environ trois minutes présentaient des extraits d'opéra et des chansons populaires. Les plus populaires artistes de l'époque venaient se faire immortaliser dans ces «films chantants», sorte de «cinéclip» avant la lettre, qui, chez Gaumont, furent en grande partie réalisés par Alice Guy. Si l'on en croit les comptes rendus de la presse, il semble que le spectacle ait été apprécié des spectateurs. Ainsi, dans *La Presse* du 26 octobre 1907, à propos du Ouimetoscope:

La machine parlante attire nécessairement... les femmes (oh! pardon). Les scènes d'opéra, d'opérette, que cet appareil à synchronisme donne sont si fidèles à la vérité que l'illusion nous transporte à Paris, à Berlin, à Vienne et l'on entend les étoiles du chant sans être obligé de traverser les mers.

Et, à propos cette fois du Nationoscope, dans *La Presse* du 12 novembre 1907:

Quant à la machine parlante, elle est toujours de plus en plus goûtée et l'exécution de ces pièces musicales ou autres est tellement bien réussie qu'on se plaît à applaudir bruyamment.

Les séances de «vues synchronisées ou vues parlantes» (*La Presse*, 12 novembre 1907) durèrent au moins six semaines au

Ouimetoscope (elles sont du moins annoncées, dans *La Presse*, jusqu'au 17 novembre 1907) et onze au Nationoscope (jusqu'au 5 janvier 1908). L'aventure passionnante des vues parlantes s'interrompt d'abord au Ouimetoscope, vraisemblablement parce que Ouimet ne pouvait compter que sur les vingt films qu'il avait pu se procurer à New York. Ce ne serait pas la dernière fois que, en ce qui concerne le film parlant français, ou à tout le moins le film de provenance française, le Québec connaîtrait des difficultés d'approvisionnement. ■

1. Ce dossier a été réalisé dans le cadre des travaux du GRAFICS (Groupe de recherche sur l'avènement et la formation des institutions cinématographique et scénique) de l'Université de Montréal, subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le fonds FCAR du Québec.

2. Article paru à l'origine dans le quotidien *Nijegorodskilistok*, le 4 juillet 1896. La version française est notamment parue dans Jay Leyda, *Kino. Histoire du cinéma russe et soviétique*, Lausanne, Éditions l'Âge d'homme, 1976, p. 472-474.
3. Traduction française par Léon-H. Bélanger d'une interview de Ouimet parue en anglais, déposée au Fonds Ouimet de la Cinémathèque québécoise.
4. Léon-H. Bélanger, *Les Ouimetoscopes*, Montréal, VLB Éditeur, 1978, p. 87.
5. Berliner est cet industriel allemand qui inventa le gramophone. Émigré aux États-Unis, il se fatigua de la guerre des brevets et finit par s'installer à Montréal. (Nous tenons à remercier la Phonothèque québécoise-Musée du son pour ces renseignements).
6. Producteur français plutôt méconnu, Georges Mendel produisit plusieurs films parlants dont le synchronisme était apparemment épataant. Sur Mendel, on pourra lire avantageusement *Archives 53*, Institut Jean Vigo/Cinémathèque de Toulouse, avril 1993, dossier rassemblé par Laurent Mannoni. C'est grâce à un catalogue Mendel bienveillamment mis à notre disposition par Mannoni (Georges Mendel, *Liste des films artistiques "Chantants"*) que nous avons pu identifier l'appareil utilisé par Ouimet.

16 IMAGES

Dossier préparé sous la direction de
André Gaudreault
avec la collaboration de
Germain Lacasse

Recherche et rédaction
André Gaudreault et
Jean-Pierre Sirois-Trahan